Ami du Clergé, du 17 février 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XIV. *3e Dimanche de Carême :* Nos armes spirituelles, 49.

Carême. — L'INSTITUTION DIVINE DE L'ÉGLISE : — I. L'Eglise, c'est Jésus-Christ, 50 ; — II. La préparation de l'Eglise, 51.

L'Année avec Notre-Dame. — 1o PROGRAMME DOCTRINAL : — I. Marie, notre Mère, 53.

Entretiens sur l'Action Catholique. — XXXV. Enseignants chrétiens, 54.

A l'école des Saints. — V. *Sainte Colette de Corbie* (6 mars) : Ame de silence et âme d'action, 56.

DOMINICALES LITURGIQUES

XIV

3e Dimanche de Carême

NOS ARMES SPIRITUELLES

Mes frères,

Récemment une revue catholique exprimait ce vœu : « Ah ! si le prêtre et l'autel descendaient dans la nef ! » Ce désir de communication plus intime entre l'officiant et les assistants est compréhensible en certaines églises où l'autel est réellement éloigné des fidèles. Mais, en règle générale, n'est-ce pas plutôt aux fidèles qu'il convient, qu'il est demandé de monter vers le Christ ? Lui, descendre vers nous ? Ne l'a-t-il pas fait prodigieusement dans l'Incarnation, dans l'Eucharistie, la Messe et la Communion ? « *Le voici, l'Agneau de Dieu...* » Peut-il condescendre davantage ?

C'est vous, chrétiens, qui devez lui donner davantage. Pendant ce Carême, regardez pieusement, longuement la Croix. Un tableau célèbre représente dans une basilique dont les lignes pures s'élèvent vers le ciel un immense crucifix qui suffit, lui seul, à remplir toute la nef ; et la croisée des ogives semble la réponse ardente des hommes à l'amour infini qui rayonne de la croix. La croix, c'est tout le culte chrétien. Pourquoi faut-il constater parfois que les fidèles n'aperçoivent qu'en sortant de l'office un grand crucifix qui ne recueille, hélas ! qu'un salut de la dernière minute ?

Vous, regardez-le, pour vous purifier, pour lui plaire ; prenez les armes de la prière et de l'amour courageux, c'est-à-dire de la vertu.

I. — *Les yeux fixés sur le Christ*

« Mes yeux sont toujours vers le Seigneur. Regardez-moi, mon Dieu, car je suis seul et pauvre », chante le psaume XXIV.

Toujours... c'est l'idéal à réaliser. Il faut prier toujours et ne jamais cesser. C'est le précepte du Seigneur.

Un jour chaque semaine est réservé à la prière. « Tu travailleras six jours, mais *le septième sera pour moi un jour consacré,* un jour de repos complet en l'honneur du Seigneur », dit Moïse à l'assemblée d'Israël (Ex., XXXV, 1-2). Et aussitôt il ajouta : « Voici ce que le Seigneur a ordonné. Prélevez sur vos biens une offrande pour le Seigneur. Tout homme *au cœur bien disposé* apportera en offrande au Seigneur de l'or, de l'argent et de l'airain, de la pourpre, du fin lin... Et tous ceux que leur cœur y portait et dont l'esprit était *bien disposé* apportèrent une offrande pour le service du Seigneur. Et chaque matin le peuple continuait à apporter des offrandes volontaires, de sorte qu'il y eut surabondance... »

Ceci se passa le premier « jour du Seigneur » fixé par la Loi. Le peuple ne se lassait pas d'offrir et de sacrifier ses biens. Il s'agissait de bâtir la demeure de Dieu parmi les hommes, le Sanctuaire, modeste encore, où résiderait la Divinité. Pour Dieu, rien n'était assez beau. Car le Seigneur est saint, infiniment éloigné de toute impureté, de tout péché. Il l'a dit : « Soyez saints, car je suis saint, moi, le Seigneur, votre Dieu » (Lévit., XIX, 2).

Aujourd'hui, ce n'est plus de monnaie d'or ou d'argent qu'il s'agit. Ce qui nous sauve, c'est le *Sang précieux* de l'Agneau immaculé, le Christ. Toutes les fois qu'il renouvelle le sacrifice rédempteur, à toute heure du jour et de la nuit, Jésus vous y associe. « Tout homme au cœur bien disposé apportera son offrande », ordonnait le Seigneur. « *Purifiez-nous de nos iniquités,* supplie le prêtre en montant à l'autel, pour que nous puissions nous approcher du Saint des Saints avec des âmes pures... »

Autrefois le grand-prêtre ne pénétrait dans le Saint des Saints perpétuellement voilé qu'une fois par an. Notre « Saint des Saints » est toujours ouvert, le sanctuaire catholique toujours accessible. Notre Dieu est l'Emmanuel, « Dieu parmi nous ». Notre Christ en croix, à l'autel, nous ouvre ses bras...

Au pied de l'autel, des enfants, vos enfants, tiennent votre place, poursuivent avec le prêtre un émouvant dialogue. « Seigneur, ayez pitié de nous ! Christ, ayez pitié de nous ! Seigneur, ayez pitié de nous ! » Par vos chants ou par la messe dialoguée, vous unissez votre prière à celle du prêtre.

C'est dans un esprit semblable que les fidèles offrent le pain à bénir — (une excellente coutume à faire revivre) — présentent leurs cierges ou donnent leur offrande, à l'offerte ou à la quête dont le produit est apporté au sanctuaire. « Tous ces biens, Seigneur, vous les créez, les sanctifiez, les vivifiez, les bénissez, et vous les donnez. » Il est bien juste que nous vous en fassions hommage.

« Agréez, Seigneur tout-puissant, les offrandes des humbles et étendez sur nous le bras de votre Majesté *(Collecte)*.

Comme l'œil des serviteurs est fixé sur la main du maître, et les yeux de la servante sur les mains de sa maîtresse, ainsi *nos yeux sont fixés sur le Seigneur notre Dieu,* jusqu'à ce qu'il nous prenne en pitié. Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous ! »

La pitié se penche vers la misère. En Dieu elle se nomme miséricorde... ou le cœur qui rejoint la misère pour la sauver.

II. — *Pour qu'il dégage nos âmes des pièges de Satan*

L'Evangile présente un cas de possession diabolique, un démon « muet » dont la victime est délivrée par la puissance de Jésus. Le cas, beaucoup plus fréquent, est celui de l'homme d'où le démon est sorti (par le baptême) et où il veut rentrer de force, amenant du renfort pour l'assiéger et le vaincre. Histoire de tous

les jours, *des tentations qui assiègent l'âme chrétienne* pour la faire tomber dans le péché.

Le démon ne peut agir directement sur l'intelligence et la volonté humaines. Mais il agit indirectement sur elles en provoquant des images malsaines et troublantes et des mouvements désordonnés dans la sensibilité. Il aspire à tromper l'intelligence dans ses jugements pratiques et plus encore à peser sur la volonté pour la faire consentir à un acte mauvais. C'est la *tentation*.

L'âme qui consent au mal est « dans un état pire que le premier », car celui qui se livre à l'impureté, à l'avarice n'a point de part au royaume du Christ et de Dieu. Jésus nous enseigne que les péchés de pensées ou de désirs volontaires ont une même gravité que les actes (Mat., v, 28). Par le péché mortel, l'homme se sépare de Dieu : il n'est plus qu'une branche morte, bonne à être jetée au feu.

Le remède. — Le pire mal serait de s'abandonner. Le salut est dans la résistance. Le serpent d'airain opérait jadis la guérison de ceux qui avaient été mordus par les serpents. « Celui qui possède cet invincible bâton qu'est *la vertu* avec lequel il réduit à rien les bâtons des magiciens, en continuant sa route, va vers de grandes merveilles. C'est en effet par *les merveilles opérées par la vertu* que l'ennemi est vaincu et les frères réconfortés », écrit S. Grégoire de Nysse qui voit dans les bonnes dispositions de l'âme une assurance de progrès et de salut.

Ces dispositions nécessaires, ramenons-les, aujourd'hui, à deux principales : l'esprit de foi et l'esprit de pénitence.

L'esprit de foi. Il garde sous les yeux de notre âme les traits de Jésus crucifié. « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimé ! » Dès lors, le péché apparaît tel qu'il est réellement : le mal profond, absolu. Lui seul a eu prise sur le Christ puisqu'il l'a réduit en cet état : « Il a été broyé à cause de nos péchés ! » C'est pourquoi il n'est rien d'aussi puissant pour dissiper les ruses de l'ennemi que cette lumière qui descend de la croix et que notre foi répand en notre âme. Le démon qui « hait la lumière » trouve ici son maître. Et S. Pierre l'avait bien compris, qui disait à ses fidèles : « Résistez..., *fermes dans votre foi*. »

Conséquence et complément d'une foi vive, l'esprit de pénitence. Regarder le Christ ne serait qu'une illusion, si l'on ne s'efforçait de l'imiter. Et que fit-il, lui, pour ne pas succomber aux attaques de Satan ? Pendant quarante jours il jeûna... Cet effort nécessaire pour diriger, dompter nos passions, cette volonté d'expiation de nos fautes passées, ce désir d'union à Jésus souffrant, vous les « réaliserez » dans l'accomplissement fidèle, intégral de votre devoir d'état avec toutes les obligations qu'il comporte ; vous les achèverez par l'observance généreuse de quelques mortifications qu'impose la discipline du Carême ; et vous aurez à cœur d'y ajouter ces mille petits sacrifices qu'apporte chacune de vos journées.

De la sorte, vous vivrez sous l'influence du Christ, sous la protection de sa grâce, et « si le Seigneur est avec vous qui pourra quelque chose contre vous ? » Vous serez dans la paix de l'âme fidèle, « libérée des filets du chasseur », et trouvant son repos, sa joie dans la compagnie du Seigneur. « La maison du passereau, le nid de la tourterelle, ce sont vos autels, Seigneur des Vertus, ô mon Roi et mon Dieu ! Heureux ceux qui habitent dans votre maison ! ils vous loueront pour les siècles des siècles » *(Communion)*.

* *

En définitive, c'est par la prière et par des actes de vertu répétés que vos âmes se fortifient et remportent la victoire dans le quotidien combat. « L'homme bien disposé présentera son offrande », disait Moïse. L'homme bien disposé, c'est l'homme vertueux qui, par un effort persévérant contre ses passions et la résistance aux tentations, obtient que Dieu multiplie ses grâces et assure ses pas sur le chemin du ciel. « *Virtutem largitur et præmia.* » *Amen.*

CAREME

L'institution divine de l'Eglise [1]

I

1er Dimanche de Carême

L'ÉGLISE C'EST JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Le monde est en plein désarroi. Une seule chose est claire : puisque nous aboutissons à pareil chaos, c'est le signe évident que nous faisons fausse route. Nous cherchons une lumière, un guide, un sauveur.

Un sauveur ? Depuis dix-neuf siècles écoulés, il y a quelqu'un qui s'appelle ainsi comme de son nom propre : N.-S. Jésus-Christ. Il est le Sauveur.

Et l'unique Sauveur. Cela fut proclamé dès le lendemain de sa résurrection : *Non est in alio aliquo salus* (Act., IV, 12), il n'est de salut en aucun autre. Tout ordre individuel ou social qui ne s'inspire pas de son évangile de vérité et d'éternité, conduit nécessairement l'individu et l'humanité au malheur et à la misère.

Mais ce Sauveur, comment l'atteindre ? comment le rejoindre ? Comment entrer en relation avec lui ?

Car il a quitté notre monde depuis plus de dix-neuf cents ans. Que reste-t-il de son passage pour éclairer les hommes des générations successives, de notre génération ? Seulement la certitude historique de son existence et de son message consigné dans son impérissable évangile ? — Non ! Ce Christ se survit dans ce que nous appelons l'Eglise. L'Eglise qu'il devait instituer et qu'il a en effet instituée, sous peine de laisser périr la cause pour laquelle il avait vécu.

Contentons-nous aujourd'hui de ces deux pensées générales : Le Christ devait fonder l'Eglise ; — le Christ a fondé l'Eglise.

I. — *Il devait fonder l'Eglise*

S'il n'avait fondé l'Eglise, non, vraiment nous ne pourrions reconnaître et saluer en lui le Sauveur. Quel imprévoyant conducteur d'hommes il eut été ! Donner aux hommes un code de vie, mais sans préposer personne qui ait charge de le diffuser, qui ait autorité pour en donner le sens authentique, qui ait mission de le faire observer, cela serait le fait d'un rêveur.

Tout rénovateur, tout réformateur, tout fondateur a eu le souci de grouper autour de lui des disciples, de leur communiquer sa pensée et sa flamme, de les constituer en organisme vivant qui serait comme son prolongement et continuerait son œuvre. Voilà ce qu'at-

[1] Ce Carême comprendra sept conférences dont voici les titres : I. « L'Eglise, c'est Jésus-Christ » ; — II. La préparation de l'Eglise ; — III. L'annonce de l'Eglise ; — IV. L'institution de l'Eglise ; — V. L'Eglise en marche ; — VI. La primauté dans l'Eglise ; — VII. L'infaillibilité de l'Eglise.

teste l'histoire et dans tous les domaines : religieux, moral, politique, économique. Prenons un exemple qui saute aux yeux : dans le domaine politique, tous ceux qui se sont donnés depuis la dernière guerre mondiale et qui se donnent encore aujourd'hui en instaurateurs d'un ordre nouveau dans le monde, comme ils disent, dans quelque camp qu'ils se trouvent, n'ont-ils pas choisi leur entourage, prévu leur succession, mis en place les organisations nécessaires à la continuité de leur réforme ?

Et seul le Christ qui s'annonçait comme l'initiateur d'une vie nouvelle : « l'heure vient, disait-il à la Samaritaine, et elle sonne en ce moment... » (Jo., IV, 23), — le Christ qui faisait de sa personne la démarcation entre un monde révolu et un monde naissant : « Il a été dit aux anciens, déclarait-il, mais pour moi je vous dis... », — le Christ qui se présentait ouvertement en novateur : « Je vous donne un commandement nouveau », — seul le Christ n'aurait pas eu la pensée de pourvoir à la nécessité de sa réforme ou si vous voulez de sa révolution, de sa révolution religieuse et morale ?

Encore une fois, s'il en était ainsi, s'il n'avait pas su prévoir, s'il avait délibérément exposé sa mission à un fiasco et à la banqueroute, il ne mériterait pas le nom de Sauveur.

Il a donc dû se donner des continuateurs, les investir des pouvoirs nécessaires, les constituer en un corps vivant et viable.

II. — *Il l'a fondée*

Ce que notre bon sens devine, ce que l'expérience nous fait pressentir, ce qu'exige la nature même des choses, l'histoire l'établit de façon irréfutable, de tout le poids d'un ensemble de documents qui se répètent ou se complètent.

Dès qu'il commence de propager son message, le Christ annonce déjà la formation d'un royaume dont il ne s'explique d'abord qu'à mots couverts, en paraboles ; puis des paroles il passe aux actes, se laisse accompagner de disciples et parmi ces disciples se choisit des apôtres ; enfin, avec ces différents éléments il constitue une société véritable dont il fixe la hiérarchie et à laquelle il assigne la mission de le continuer.

Son évangile trace un dessin très ferme de cette société. Il nous la présente complète : tête et membres. Il nous informe pleinement sur sa nature, sur son caractère, sur son rôle.

Et ce qui se dégage en définitive de cette constitution, c'est que le Christ se prolonge dans cette société, qu'il se survit en elle, qu'il s'identifie avec elle.

Si bien que pour rejoindre le Christ son Sauveur, l'humanité désemparée n'a pas à remonter le cours de l'histoire à la recherche de ce Sauveur disparu il y a bientôt vingt siècles, ni à déchiffrer par elle-même un évangile dont le texte ancien serait quasi inconnu, ni à s'évertuer à découvrir l'authentique pensée de ce libérateur du monde.

Il lui suffit de s'adresser à la société dans laquelle il se continue, de l'écouter, de le suivre. Alors l'humanité aura retrouvé le chemin du salut.

* *

Cette société que le Christ devait fonder, nous le devinions, et qu'il a fondée, l'évangile l'atteste, vous l'avez reconnu : c'est l'Eglise.

Et l'Eglise, c'est encore le Christ, le Christ Sauveur vivant parmi nous.

« Le Christ et l'Eglise, c'est tout un », disait notre sainte Jeanne d'Arc (cité par *Ecclesia*, Bloud, 1927, p. 101). Parole profonde d'une simple chrétienne qui atteint dans sa vérité et sa force d'expression la déclaration d'un Bossuet : « L'Eglise, dit Bossuet dans ses *Pensées chrétiennes et morales*, c'est Jésus-Christ, Jésus-Christ répandu et communiqué. » A telle enseigne, qu'il sera dit « Hors de l'Eglise, point de salut », comme il a été écrit du Christ : il n'y a de salut en aucun autre.

Il est donc d'une importance capitale de nous donner une conviction profonde de l'institution divine de l'Eglise, surtout à notre époque où les autorités les plus saintes sont mises en discussion.

II

2e Dimanche de Carême

LA PRÉPARATION DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Infailliblement, à la longue, un jour ou l'autre, les idées lancées par les doctrinaires, les maîtres des Universités, les philosophes ou savants en renom ont leur répercussion dans le peuple. Ces idées vulgarisées et monnayées par leurs disciples s'infiltrent dans les milieux moins instruits. Elles finissent par teinter plus ou moins la mentalité générale.

Autrefois un Luther et un Calvin enseignèrent que l'Eglise véritable n'était au fond que l'ensemble des âmes justes ou prédestinées, inconnues de nous, connues de Dieu seul.

Plus près de nous — et c'était déjà une influence lointaine des théories protestantes sur le cerveau d'un fils de la Bretagne catholique et d'un séminariste de St-Sulpice — un Renan ne cessa de répéter que le Christ n'avait eu d'autre intention que de fonder la religion absolue, « n'excluant rien, ne déterminant rien si ce n'est le sentiment ».

Au début de ce siècle, ceux qu'on appela les modernistes — toujours une déformation protestante — présentèrent l'Eglise, en tant que société organisée et hiérarchique, comme une société purement humaine, qui ne pouvait se réclamer du Christ, que parce qu'elle « continue l'Evangile, maintenant devant les hommes le même idéal de justice à réaliser pour l'accomplissement du même idéal de bonheur ».

Luther, Renan, Loisy : ces noms ne disent rien à beaucoup de catholiques à qui leur instruction élémentaire et leur situation ne permettent pas d'ouvrir les gros livres scientifiques. Mais quand ces catholiques ou soi-disant tels font leur distinction entre le Christ et l'Eglise, quand ils se déclarent croyants bien que non pratiquants, quand ils prétendent que l'Evangile est de Dieu mais l'Eglise des hommes, inconsciemment ils pensent, ils parlent, ils agissent en protestants, en rationalistes, en modernistes qui s'ignorent. A leur insu ils ont été emportés par des courants d'idées qu'avaient créées ces novateurs dans la pensée catholique.

Parmi les articles de notre foi, immédiatement après la croyance aux trois grands dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, avant même l'affirmation de la résurrection et de la vie éternelle, nous professons dans notre *Credo* notre foi en la Sainte Eglise catholique, c'est-à-dire, comme s'exprime notre catéchisme : « la société des chrétiens soumis à l'autorité de pasteurs légitimes, dont le chef est le Pape, successeur de saint Pierre ».

Pour que cette foi soit véritable, pour qu'elle fasse de nous des catholiques, pour qu'elle nous porte à écouter l'Eglise comme nous écouterions N.-S., il faut avoir la conviction que l'Eglise, fondée par le Christ est bien cela, une société hiérarchique visible et non pas seulement un esprit évangélique invisible qu'il a instauré dans le monde.

L'histoire authentique de N.-S. nous montre dès le commencement de sa mission son intention de grouper ses disciples et de les grouper en société.

I. — *Son intention de groupement*

Il est bien certain que le but essentiel et définitif de la mission de N.-S. ne fut pas de créer ce qu'on nomme avec un sens péjoratif : l'Administration. Pour lui, moins que pour tout autre, les hommes ne sont pas des machines, mais des vivants que caractérise une âme intelligente et libre. C'est donc cette âme qu'en dernier ressort il faut atteindre, régénérer, pénétrer d'un esprit nouveau.

C'est en ce sens qu'il déclare : le royaume des cieux — et par cette expression hébraïque de S. Matthieu, n'entendez pas nécessairement le ciel, mais le royaume messianique, l'ordre nouveau qu'il vient instaurer, la véritable religion chrétienne — le royaume des cieux ne vient pas d'une manière à être remarqué, il est au-dedans de vous. « Il est au-dedans de vous », il veut dire : il va à transformer vos esprits et vos consciences. En ce sens, il est invisible et il est déjà commencé à votre insu puisque vous avez parmi vous celui qui a mission de l'établir, que vous écoutez mon enseignement, que plusieurs se mettent déjà à mon école.

Que Notre-Seigneur vise d'abord cette fin toute spirituelle, qu'à cela doive aboutir son œuvre, qu'on soit de lui à cette seule condition, rien de plus orthodoxe. Mais cela n'explique pas que pour atteindre cette fin, il n'ait pu avoir recours à un moyen, à un groupement, à un organisme qui permettrait d'atteindre plus facilement ce but et qui, lui, serait visible, pourrait être remarqué, serait le lien de ralliement de tous ses disciples. Avant toute étude de l'Evangile nous devons même penser qu'il en a agi de la sorte s'il voulait réussir : aucun chef réaliste qui ne songe à fonder un parti, avons-nous dit au début.

Et c'est bien ce que nous apprend l'Evangile. Rien de plus significatif sur ce point que cette allégorie du Bon Pasteur : « Je suis le Bon Pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent, comme mon Père me connaît et que je connais mon Père. Et je donne ma vie pour mes brebis. J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, et elles entendront ma voie et il y aura une seule bergerie et un seul Pasteur » (Jo., x, 14-16).

Page lumineuse : Notre-Seigneur veut faire l'attroupement de tous ceux qui croiront en lui. D'où qu'ils viennent, du plus loin de l'espace et du plus profond des temps, il les réunira dans un seul bercail. Il est leur chef, il les connaît, il les aime.

Et déjà dans cette image, dans cette catégorie apparaît assez nettement son intention non seulement d'un rassemblement visible de ses disciples ou des chrétiens, mais encore son intention d'un rassemblement organique, d'un groupement hiérarchique, en un mot d'une société véritable.

Mais d'autres faits marquent de façon encore plus évidente sa volonté d'établir cette hiérarchie.

Ce sont ceux qui ont trait à ses apôtres.

II. — *Son intention de hiérarchie*

Tous les évangélistes : S. Matthieu, S. Marc, S. Luc et S. Jean nous racontent que, un jour, officiellement N.-S. s'attacha douze hommes de son choix, ceux qu'il nomma lui-même les apôtres, c'est-à-dire ses envoyés, à cause de la mission qu'il leur donnait.

Autour d'un maître en renom se forme immédiatement une école de disciples : cela s'était vu au temps des prophètes Samuel, Elie, Elisée, Jean-Baptiste (Luc, xi, 1), cela se voit encore chaque fois qu'un maître célèbre apparaît dans les sciences ou les arts : on dit précisément qu'ils font école. Dès le commencement de la prédication de Jésus un groupe de disciples commença de l'entourer. Il allait chaque jour en s'augmentant.

Jusque là rien que de tout naturel.

Mais un jour vint où N.-S. fit son choix parmi ces disciples, un choix prémédité, officiel, solennel.

Un soir il se retira sur la montagne et passa toute la nuit en prière : signe de l'importance de ce qu'il méditait. Au matin, il fit venir près de lui tous ses disciples. Sur le nombre, il en choisit douze, « ceux qu'il voulut », note S. Marc pour bien montrer l'indépendance de cet appel ; il en choisit douze, un chiffre pareil à celui des tribus d'Israël ; il en choisit douze qu'il nomma « apôtres » : c'est-à-dire ses envoyés authentiques, ses ambassadeurs officiels, ses mandatés personnels.

Et à ces apôtres qu'il a choisi il réserve de sa doctrine une explication particulière, plus compréhensible, plus claire. Aux autres il parle en paraboles, à mots couverts, quelques fois même en termes énigmatiques : que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! mais quand il se retrouve ensuite loin de la foule, en intimité avec les douze, il leur donne la clef de son enseignement.

Non seulement il les choisit, non seulement il leur donne des cours particuliers, mais déjà il les entraîne à la tâche qu'il leur réserve en les envoyant prêcher le royaume de Dieu aux fils d'Israël. Dans ces pages entières de l'Evangile, il leur trace les règles à suivre dans leur apostolat : « N'allez point vers les Gentils... Ne prenez ni or ni argent... Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups » (Mat., x, 5-42 ; Marc, vi, 7, 13). Et ils font en effet l'apprentissage de leur tâche : « étant partis, écrit S. Luc, ils allèrent de village en village, prêchant l'Evangile et opérant partout des guérisons » (Luc, ix, 1-6).

Bientôt les intentions du Christ s'éclaireront par l'investiture qu'il leur promettra et qu'il leur conférera de véritables pouvoirs d'enseigner, de sanctifier, de gouverner. Alors apparaîtra dans toute sa lumineuse évidence le caractère hiérarchique qu'il entend donner à cet immense bercail qu'il veut réunir de toutes les extrémités de la terre. Mais déjà, à moins de faire subir aux textes des entorses qui déforment leur sens, qui ne voit que N.-S. établit dans ce qu'il appellera bientôt son Eglise un véritable partage, les apôtres et les disciples, les pasteurs et les fidèles, l'Eglise enseignante et l'Eglise enseignée.

* *

N'allons pas penser, sous l'influence plus ou moins directe du protestantisme, du rationalisme ou du modernisme que N.-S. ait voulu seulement créer dans le monde une certaine religiosité dont le seul dogme et la seule pratique soit la croyance en Dieu ; que son Eglise ne soit pas autre chose que l'ensemble de tous

ceux connus et inconnus que pénétrerait plus ou moins cette religiosité ; qu'on est du Christ et de son Eglise, sous la houlette de ce pasteur et dans son bercail parce qu'on a le sentiment religieux, quitte à faire bon marché des commandements et des pratiques religieuses, dont les modalités ne sont pas déterminées dans l'Evangile, mais seulement par ce que notre catéchisme appelle les commandements de l'Eglise.

Déjà S. Cyprien disait, car il n'y a rien de nouveau sous le soleil et les erreurs d'aujourd'hui ne datent pas d'hier : « Celui-là ne peut avoir Dieu pour Père, qui ne veut pas avoir l'Eglise pour Mère. »

L'ANNEE AVEC NOTRE-DAME

1° Programme doctrinal [1]

I

MARIE, NOTRE MÈRE

Mes frères,

Cette année de grâce 1949 sera, en France, une année mariale. Deux motifs principaux semblent avoir inspiré la décision de nos Cardinaux et Archevêques : 1° faire écho aux appels réitérés du Souverain Pontife, spécialement à l'occasion du mois de Mai, de nous réfugier près de la Vierge, *Secours des chrétiens* et *Reine de la paix*, en cette époque d'inquiétude et d'angoisse que vit le monde ; — 2° disposer nos âmes à la célébration et à l'effusion des grâces du grand jubilé de 1950. Qui ne comprendrait l'urgence d'entrer dans ces intentions de nos chefs ?

Ils ne s'en sont pas tenus, d'ailleurs, à cette indication générale. Ils ont eux-mêmes tracé le programme de cette année mariale. En réalité un double programme : un programme doctrinal et un programme d'action.

Programme doctrinal : ils nous demandent d'approfondir davantage la maternité spirituelle de la T. S. Vierge. — Mot d'ordre opportun. Trop de chrétiens ignorent la profonde et riche réalité contenue dans ce mot de mère qu'ils donnent à la Sainte Vierge. Malgré tous les hommages rendus à Marie et quoi que il en semble à beaucoup, il faut relire les paroles de saint Louis-Marie de Montfort : « On n'a point encore assez loué, exalté, honoré, aimé et servi Marie... Marie a été inconnue jusqu'ici et... c'est une des raisons pourquoi Jésus-Christ n'est point connu comme il doit l'être » (*Traité de la vraie dévotion...*, n^os^ 11 et 13).

Pour aider nos méditations et nos efforts sur ce programme doctrinal, je voudrais consacrer trois causeries à tenter de vous faire mieux comprendre à quel point ou, si vous voulez, de quelle façon supérieure la T. S. Vierge est notre Mère. Nous irons progressivement à la découverte de cette réalité surnaturelle trop méconnue.

Marie est notre Mère ; — Marie est vraiment notre Mère ; — Marie est profondément notre Mère.

[1] En dehors des instructions pour les différentes fêtes de Notre-Dame, nous allons publier six causeries plus systématiques. Trois seront groupées sous le titre : *Programme doctrinal :* Marie est notre Mère, — vraiment notre Mère, — profondément notre Mère ; trois autres sous le titre : *Programme d'action :* Le redressement des consciences, — la restauration de la famille, — l'amélioration spirituelle de l'Action Catholique.

Dans le rayonnement de cette maternité, nous pourrons ensuite nous appliquer à réaliser le programme d'action qui nous est proposé.

Ce qu'est pour lui sa « maman », ce mot qu'il prononce toujours avec tendresse, confiance et respect ne se révèle pas d'emblée, mais progressivement à l'homme. Pour l'enfant, la maman est cette femme, toute affection, toute sollicitude, tout dévouement qui lui donne sa nourriture, le porte dans ses bras, le couvre de baisers. En somme pour lui, l'idée de maman, c'est celle de la femme qui l'enveloppe de sa tendresse et de son affection. Supposez-le, tout petit, abandonné aux soins d'une étrangère, sans contact avec sa mère, c'est à cette étrangère qui l'élève qu'il dira : maman.

C'est un peu de la sorte que nous avons donné le nom de Mère à la Sainte Vierge ; nous avons eu la révélation qu'elle était notre Mère, parce qu'elle nous est apparue, suivant le beau mot de S. François de Sales, comme « la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée des créatures. »

I. — *La plus aimable*

Oui ! quand notre maman nous a dit, en nous montrant l'image de la Sainte Vierge, que la Mère du Petit Jésus était aussi notre Mère, nous n'avons fait aucune objection. Nous n'avons pas protesté en lui répliquant : « Mais ma maman, c'est toi ! » Le problème ne s'est pas posé à nous de savoir comment nous pouvions avoir deux mères.

Tout simplement nous avons cru, avec la simplicité et l'assurance du petit qui ne doute pas une seconde des dires et des explications de sa mère. Il ne cherche pas plus loin ; sa maman ne peut pas se tromper.

Aussi bien, l'image et la statue que nous montrait notre maman, ne nous mettait-elle pas sous les yeux la représentation de l'idée que nous nous faisions lentement et inconsciemment de la mère, des créatures la plus aimable. Elle nous apparaissait, toute pareille à notre mère : une femme qui tient un bébé dans les bras, le visage comme illuminé de la joie de porter ce petit, qui allait peut-être tout à fait s'animer et causer avec notre maman, comme une sœur avec sa sœur, ou nous prendre sur son cœur près de son Jésus pour nous donner un baiser. Ne nous semblait-il pas tout naturel qu'elle fut notre Mère ?

Quand nous eûmes grandi, elle est restée pour nous la personnification idéale de la mère, un double de notre maman sur un autre plan, son image stylisée. Nous la proclamions : pleine de grâce. Et cela signifiait d'abord pour nous, qui commencions tout juste nos premières leçons de catéchisme, qu'elle était belle, douce, accueillante, comme nous la faisaient voir ses statues de nos églises ou ses images reçues, en un mot, la plus aimable des créatures.

La plus aimable et la plus aimante.

II. — *La plus aimante*

La voyant à travers notre maman de la terre nous n'avions aucune peine à croire qu'elle était très bonne, toute sollicitude pour nous, la plus aimande des créatures. Nous admettions, sans sourciller, ses plus merveilleuses interventions en faveur des pauvres, des malades, des pécheurs. Et si nous avions quelque gros chagrin sur le cœur ou quelque grâce à demander, d'instinct nous lui disions le « Je vous salue, Marie » ou le « Souvenez-vous », bien assurés d'être exaucés et selon notre gré.

Avec l'âge, cette idée de la Vierge, notre Mère, parce que toute bonne, n'a fait que se préciser et s'affermir. Nous avons vu un sanctuaire ou un autel avec des cierges brûlant toujours sur les ifs de cuivre autour de cet autel ou devant la statue ; nous y avons vu souvent quelques ombres en prière dans le silence et la demi-obscurité qui nous impressionnaient.

Nous avons appris un jour que de toute la France et de toutes les parties du monde on allait en foule vers les Pyrénées, à Lourdes, où elle était apparue à une petite bergère et où elle guérissait les malades dont désespéraient les plus savants médecins. Il y avait là une telle preuve de son amour, de sa bonté, de son dévouement pour les hommes que nous avons compris qu'ils voient en elle une mère, leur mère. Aussi, le soir de notre Communion solennelle, de tout cœur et avec confiance, nous sommes-nous mis sous sa garde, corps et âme, et nous lui avons chanté à pleine voix :

Oui, nous l'avons juré, nous sommes ses enfants ;
L'aimer est de nos cœurs le vœu le plus sincère ;
Et les cieux, mille fois redisant nos serments
Comme nous chanterons : Amour à notre Mère !

III. — *La plus aimée*

Les cieux oui, mais aussi toute la terre chante : « Amour à notre Mère. » A quelque horizon de la France et du monde, où nous ont porté les événements de notre vie, nous avons constaté que cette Vierge, la plus aimable et la plus aimante, était aussi la plus aimée, et à ce titre, la mère des hommes. Pour l'enfant devenu un homme, il n'y a vraiment que la mère qui porte à son front ce triple fleuron.

Chez nous, chez nos parents et amis, nous avons toujours rencontré une statuette ou un tableau de la Vierge à côté du crucifix. A l'église, non seulement elle occupait la plus belle chapelle ou le premier autel après le chœur mais encore on la retrouvait sur un piédestal ou sur une colonne en N.-D. de Lourdes, en N.-D. du Perpétuel-Secours, en N.-D. du Rosaire. Au carrefour de nos routes se dressait son oratoire comme se dressent les croix de mission ou nous la découvrions dans une niche au dessus de la porte d'une maison du bourg ou de la ville.

C'est elle qu'on priait toujours : matin, midi et soir la cloche de l'église sonnait l'*Angelus* ; devant l'autel ceux qui étaient agenouillés déroulaient leur chapelet ; ses litanies étaient le gros morceau de la prière du soir.

Et puis, quand venait le printemps, quand les oiseaux chantaient et que fleurissaient les haies, tout un mois, tout le mois de mai, on s'en allait, la tâche achevée, fleurir son autel, lui chanter un cantique, entendre parler d'elle.

N'est-ce pas que dans la famille humaine, comme dans notre famille, elle occupait bien la place de la créature la plus aimée, celle de la mère.

* *

Aussi pour tous les chrétiens, même pour ceux qui n'ont pas prolongé leur catéchisme et ne l'ont jamais bien appris, à cause de tout ce que nous avons dit, parce qu'elle est bonne, parce qu'elle est la plus aimable, la plus aimante et la plus aimée des créatures, Marie est cela, la Mère, notre Mère, et même « la « bonne Mère » comme disent les Marseillais en regardant Notre-Dame de la Garde.

Mais ne demandez pas à beaucoup de vous en dire plus long. La Sainte Vierge est leur Mère parce que cette Mère de Jésus est toute bonne, qu'elle accorde des grâces, et qu'on ne l'invoque jamais en vain. C'est une mère : elle a un cœur de Mère.

Et certes, c'est déjà quelque chose, une chose juste, une chose qui honore la Sainte Vierge, une chose qui inspire dévotion et recours à Marie.

Mais que cela est loin de l'idée que nous devons nous faire de la maternité spirituelle de la Sainte Vierge ! Je dirais que c'est une conception enfantine. C'est bien ainsi certes que nous avons commencé de reconnaître en Marie notre Mère du ciel, mais nous serions de bien pauvres enfants de Marie d'en rester à ce stade.

Puisque nous l'aimons pour sa bonté, demandons-lui de comprendre maintenant qu'elle est vraiment notre Mère.

ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

XXXV

ENSEIGNANTS CHRÉTIENS

Mes frères,

Evoquer l'enfance ou l'adolescence écolière et ne pas parler des éducateurs qui consacrent leur vie à une tâche si belle, serait un oubli grave, presque une faute. Il est vrai qu'il s'agit là d'adultes, et que ceux-ci ont leurs problèmes spéciaux que nous retrouverons plus tard. Mais ce sera parler encore de vos enfants, m. f., que de chercher à voir comment leurs maîtres peuvent essayer d'être à la hauteur de leur mission.

Ceux dont nous parlerons, aujourd'hui, sont ceux qui ont l'honneur et la joie, souvent hélas ! payée de pauvreté, d'être dans l'enseignement chrétien, qui préfèrent rester libres pour mettre cette liberté au service de la jeunesse qui veut être pleinement chrétienne. Ces éducateurs ont leurs problèmes, et l'action catholique peut les aider grandement à en trouver la solution.

I. — *Problèmes d'enseignants chrétiens*

Vous les êtes-vous posés, parfois ?

Ne parlons pas des religieux ou religieuses. Pour eux, existe une congrégation qui les a reçus au temps de leur adolescence et formés dans un noviciat. Cette congrégation continue à les soutenir : elle les fait vivre en communauté, les rassemble pour des récollections ou retraites, les visite aussi souvent que possible, les fait, de temps à autre, changer de poste pour éviter la lassitude et mieux les adapter à une tâche précise. S'il y a des problèmes, ils sont à porter par la congrégation et les supérieurs.

Pour nous, nous nous situons dans une perspective d'action catholique. Or, l'action catholique, par définition, c'est une affaire de laïcs, non de religieux.

Ces laïcs, qui sont-ils ?

Des célibataires, comme tant de nos admirables institutrices ? Alors se pose pour elles, entre la question des ressources, qui sont maigres, celle de l'isolement dans lequel un trop grand nombre d'entre elles sont plongées. Pleinement données à vos enfants, elles ont renoncé aux joies du mariage, au soutien d'un époux, et, tandis que vous vous retrouvez heureux en famille, le soir ou pendant les belles journées de dimanche, elles sont seules, corrigent des devoirs, préparant la classe du lendemain.

Si ce sont des maîtres ou maîtresses mariés, le problème des ressources se pose de façon encore plus aiguë. Les salaires de misère que nos caisses d'écoles, si difficiles à remplir, peuvent leur accorder, font que la question du pain quotidien est lourde à porter par le chef de famille.

Les uns et les autres ont d'ailleurs de plus nobles soucis. A travers l'instruction qu'ils donnent à vos enfants, c'est une éducation qu'ils veulent faire passer, c'est tout le christianisme qu'ils veulent leur révéler. Pareille tâche les apparente en partie au prêtre, dont ils partagent les soucis et complètent l'action. Comme lui, chaque année, ils voient venir devant eux tout un contingent de garçons ou de filles qu'il va falloir apprendre à connaître, qu'il faudra aimer de tout son cœur, et qui vous quitteront devenus grands. La reconnaissance est chose rare ici-bas : des éducateurs le savent plus que d'autres.

Il faut tenir cependant, rester fidèle à l'idéal choisi, ne pas écouter l'appel des situations plus faciles, dans un enseignement officiel, ou dans la vie de travail qui est la vôtre. Il faut rester jeune toute sa vie, ne pas se lasser ou se durcir, car l'enfant a besoin qu'on se penche vers lui comme s'il était seul au monde. Il faut accepter même, parfois, l'incompréhension de certains parents qui songent plus à passer à leurs enfants tous leurs caprices qu'à les préparer à la vie; ou la cruauté inconsciente de certains autres, qui ne savent venir trouver le maître ou la maîtresse que lorsque « cela ne va pas ». Rarement un mot aimable ; le plus souvent des reproches ou des plaintes.

II. — *Ils ont leur place à nos côtés*

Ce que le religieux ou la religieuse trouve dans la vie de sa congrégation, où le trouveront nos maîtres et maîtresses d'enseignement chrétien ?

Moins séparés qu'un religieux du reste des humains, ils devront d'abord pouvoir le chercher auprès de vous, m. f. Eux et vous sont membres de cette même famille qu'est la paroisse. La prière commune vous rassemble, des joies ou des fêtes vous font vous rencontrer. Faites-leur largement cette place à laquelle ils ont droit.

Et si vous vous réunissez pour raffermir en commun votre foi chrétienne, qu'ils soient à vos côtés. Vos groupes d'action catholique doivent leur être ouverts, en toute franchise et sans arrière-pensée. Ce ne sera pas seulement de votre part un geste de condescendance et de pitié, car il manquerait quelque chose à vos assemblées s'ils n'y étaient pas. Institutrices et instituteurs ruraux, par exemple, sont habitants de la campagne, comme vous. Ils en sentent les besoins, participent aux courants qui traversent le monde rural, ont les mêmes désirs et les mêmes espoirs.

Plus encore, ouvrez-leur vos foyers. Qu'ils s'y sentent désirés, accueillis avec joie. Ne sont-ils pas vos collaborateurs les plus immédiats ? ceux à qui vous avez confié ce que vous avez de plus cher au monde ? Quelle force ce serait pour eux si, les retrouvant dans l'austère besogne quotidienne, vos enfants savaient, pour l'avoir souvent constaté eux-mêmes, que leurs éducateurs ont toute votre confiance, que vous les respectez, que vous les aimez !

Ces attitudes semblent être de peu d'importance, et aller de soi, si vous saviez cependant comme elles sont rares, parfois ! Les intéressés en souffrent, d'abord, et c'est déjà quelque chose. Mais le péril est plus grand encore : ils risquent d'être amoindris dans l'accomplissement de leur tâche. Obligés de donner sans cesse, sans jamais rien recevoir, ils s'appauvrissent.

Les associations de parents d'élèves peuvent vous aider beaucoup sur ce point. Elles ne sont pas un organe de défense des familles contre ceux ceux qui ont pris la charge de leurs enfants, mais un moyen de mieux se connaître, de travailler ensemble en une cordialité plus grande. Elles seront surtout un point de départ pour des relations personnelles que votre cœur saura imaginer sans peine. Laissez parler le Christ en vous, écoutez ses suggestions, et vous trouverez sans peine ce qu'il y aura à faire.

Des pays profondément chrétiens l'ont compris depuis longtemps. Quand l'instituteur ou l'institutrice sont baignés dans une réelle atmosphère de charité compréhensive, leur tâche reste lourde, mais elle n'est plus au dessus des forces humaines.

III. — *Entre eux, par eux*

Ils ont cependant à se retrouver ensemble. Les responsabilités qui pèsent sur eux sont trop spéciales pour qu'ils n'essayent pas de les porter en commun et de s'éclairer mutuellement.

C'est ce qu'ont senti bon nombre d'entre eux qui aiment à se retrouver fréquemment, entre enseignants chrétiens, dans un mouvement d'action catholique qui leur soit propre, sous la conduite spirituelle d'un prêtre.

C'est ajouter encore quelque chose à des vies pourtant bien occupées. Mais ce n'est pas toujours perdre son temps que d'agir ainsi. Les heures de ces brèves rencontres sont si lumineuses qu'elles éclairent les longs jours de travail qui les suivent. Effort de temps, effort d'argent aussi, car on ne se retrouve pas ainsi sans de longs et coûteux déplacements. Mais effort qui paie, et que Dieu bénit.

Il faut que vous sachiez cela, m. f. D'abord parce que votre confiance en de tels éducateurs en sortira grandie. On confie sans inquiétude un enfant à celui dont on sait qu'il cherche sans cesse à être plus digne de la mission que Dieu lui a confiée. Ensuite, parce que vous pourrez, une fois ou l'autre, faciliter ces rencontres. Un service rendu pour que tel maître ou telle maîtresse puisse un jour se rendre libre. Un don légèrement plus généreux aux écoles, pour compenser ces dépenses supplémentaires. Qui de vous n'est capable de le faire ?

Songez qu'ainsi nos enseignants chrétiens peuvent périodiquement se remettre devant les exigences de la tâche qui les attend, perfectionner leur pédagogie, approfondir leur foi, mieux apprendre comment on la présente à une intelligence d'enfant et comment on entraîne son cœur à l'aimer. C'est parce que, pendant très longtemps, peut-être, nous avons tous laissés nos éducateurs chrétiens un peu abandonnés à eux-mêmes que certains ne donnent pas tout ce que nous étions en droit d'attendre d'eux. A qui la faute ?

Mais, puisque maintenant, selon leur propre désir, le problème est posé et la solution trouvée (dans l'action catholique encore...), nous nous mettrons tous à en faciliter l'exercice.

* *
*

Nous prierons surtout pour nos enseignants chrétiens. C'est là le premier et le plus beau moyen de leur manifester notre reconnaissance. Tous les gestes extérieurs, même les plus cordiaux, tous les efforts intérieurs, même les plus héroïques, ne seraient rien si la grâce divine ne les fécondait. Et l'enjeu est trop im-